

de la femme Percheron, qui, questionnée sur la provenance de la sonde en caoutchouc qui lui aurait servi pour l'opération, déclara que c'était notre ami Dupré qui la lui avait vendue, ainsi qu'une brochure, *La Préservation sexuelle*, du Dr Liptay.

Comme bien l'on pense, Dupré n'était pour rien dans l'affaire. Mais le procureur de la République, M. Delvaille, trouvant l'occasion belle pour perdre un militant, tenta de mêler la politique aux débats.

Il attaqua avec la dernière violence la propagande néo-malthusienne comme antipatriotique. Enfin, il termina par une charge furibonde contre notre ami Dupré, espérant par cette déviation malhonnête arracher un verdict de culpabilité au jury bourgeois.

Lorsque Willm se dressa pour prendre la défense de notre camarade, un profond silence se fit dans la salle, et un vif mouvement d'attention se manifesta; une véritable émotion s'empara de nous, les amis de Dupré, venus là comme témoins à décharge, sentant bien après le venimeux et perfide réquisitoire du procureur qu'il en allait de la liberté de notre ami menacé de la peine de la réclusion.

Willm releva sévèrement l'odieuse argumentation du procureur qui mêlait la politique à une affaire où elle n'avait rien à voir. — « Les opinions des accusés, s'écria-t-il, ne sont pas ici en cause, elles leur appartiennent et ne regardent ni le procureur, ni la cour, ni le jury. »

Il s'attache ensuite à démontrer que le néo-malthusianisme, loin de préconiser l'avortement, se donne, au contraire, pour but de le supprimer en lui substituant l'amour volontairement stérile par les moyens préventifs; il cita les noms d'hommes considérables: littérateurs, savants, médecins, professeurs, hommes politiques qui se sont prononcés en faveur de la « limitation volontaire des naissances ».

Puis, élevant le débat, il critiqua l'odieux article 317 du Code pénal, qui punit de la réclusion une malheureuse femme qui veut détruire un germe à peine existant, alors que la société condamne à la misère et au déshonneur, la fille-mère fait de son enfant un paria, et permet que les enfants de la classe ouvrière connaissent la faim. A l'appui de cette thèse, Willm cite l'opinion de littérateurs, entre autres de Brieux dans *Maternité*, de savants, notamment de Bichat, déclarant que l'embryon et le fœtus ne sont doués d'aucune vie propre, qu'ils sont complètement dépourvus de personnalité, de sensibilité, n'ont qu'une vie exclusivement négative, sont parties intégrantes du corps de la mère, qu'il est aussi légitime de se débarrasser d'une grossesse non désirée que d'une tumeur maligne.

Le jury lui a donné gain de cause. Notre ami Dupré et B... ont été acquittés. Quant à la femme Percheron, elle a obtenu les circonstances atténuantes. Elle a été condamnée à un an de prison, mais avec le bénéfice de la loi de sursis.

Rien ne saurait mieux dépeindre la belle vaillance, le beau caractère de Dupré, que la première « réflexion » qu'il nous fit dès qu'il put nous serrer la main: « Enfin, ma propagande ne sera pas interrompue; voici une année de gagnée à notre bonne cause. »

Léon MARINONT.

CONTES & NOUVELLES

CHARLES X

Conte bref

Dans la petite ville où il exerce son métier de cordonnier, Martial Falot passe pour un adroit ouvrier, ne rechignant pas à la besogne quand il est à jeun. Mais, il lui arrive de boire plus souvent qu'à son tour et, une fois par semaine au moins, il se couche tout à fait saoul. Alors, lui « qui ne ferait pas de mal à une mouche », ainsi qu'il se plaît à le répéter, il bat sa femme comme plâtre, sous prétexte qu'elle ne se prête pas assez complaisamment à ses épanchements conjugaux.

— Tu vas encore faire des bêtises! s'écrie la pauvre Ursule en tentant de dérober aux brutales étreintes son corps tremblant et crispé.

Finalement, vaincue par la force, elle se rend.

Pour l'instant, assise dans un coin de la cuisine, et entourée de ses neuf enfants dont l'aîné a juste dix ans, elle surveille la cuisson d'une pitoyable pâtée qui doit servir à régaler toute la famille.

Le cordonnier se présente sur ces entrefaites. Il n'est que cinq heures du soir, mais il titube déjà, ayant passé tout son après-midi dans les cabarets.

Martial Falot est accompagné de deux copains de beuverie, deux voisins qui, par farce, s'amuse de temps en temps à le griser. Histoire de leur rendre la politesse, le cordonnier les a invités à boire chez lui un verre

de rhum, car il vient d'en acheter un litre, et il le brandit fièrement.

— Femme, commande-t-il, donne-nous trois verres... des petits verres, oui, mais les plus grands que tu pourras trouver. C'est pour des amis!

Madame Falot s'exécute. Puis, navrée de voir que son homme est encore saoul, tristement, elle va se rasseoir.

Le cordonnier a versé de l'alcool dans les verres. Et, pour conserver sa réputation de rigolo, de loustic et de beau parleur, il pérore:

— Oui, fait-il en désignant le groupe formé par ses enfants, on a bien raison de dire que nous sommes une « grande famille ». Il y a dix ans que je suis marié, et j'ai déjà neuf gosses! Neuf gosses, et pas de jumeaux dans le nombre!... Jamais de coup double; mais c'est tout de même bien visé, pas vrai?

— Sacré farceur! ricana un des voisins.

— Vous voyez donc que je n'ai pas perdu mon temps... Eh bien, malgré tout, je ne suis pas satisfait. Quelque chose manque à mon bonheur.

— Quoi donc? demanda le second voisin.

Martial Falot s'expliqua tout de go:

— J'ai un fils — ce grand-là — qui se nomme Louis-Philippe; j'en ai un autre qui se nomme Napoléon... ce troisième, mon petit dernier, qui tette encore, que j'appelle: « Mon Président » et dont le prénom est Armand... Ce serait parfait, tout ça, pour représenter l'histoire de France... Mais voilà, pour que mon bonheur soit complet, il me faudrait un dixième enfant... un mâle, naturellement.

— Pourquoi cela?

— Pour l'appeler Charles! s'esclaffa-t-il... Charles X!... Comprenez-vous?... Tout le monde se tordrait dans le quartier!

Les deux voisins se mirent à rire sans contrainte et à échanger de grasses réflexions. Ils trinquèrent et burent à la santé du futur Charles X.

Quant à la douloureuse Ursule Falot qui avait entendu, toute frémissante, ces paroles de menace, elle se contenta de jeter sur son bourreau de mari un regard chargé d'anxiété, peut-être de haine. Puis, résignée à son sort, sachant ce qui l'attendait le soir même, elle joignit les mains sur ses genoux et, silencieusement, pleura de longues larmes désespérées.

Gustave GUITTON.

Prophylaxie Anticonceptionnelle

Notes sur le placement du Pessaire à fond.

Nettoyage: Laver le pessaire à l'eau et au savon, le rincer, ensuite l'enduire de cold-cream, ou simplement le mouiller d'un peu d'eau légèrement savonneuse pour en faciliter le glissement.

Avant l'introduction du pessaire: Prendre une injection vaginale de deux litres d'eau chaude contenant un antiseptique. Se laver les mains, curer et couper, s'il est trop long, l'ongle du médius (doigt du milieu) de la main droite, graisser ce doigt d'un peu de cold-cream, ou bien encore, de recouvrir d'un doigtier en caoutchouc.

Chercher le col de la matrice: S'accroupir de façon que, la plante des pieds posant à terre, le derrière touche presque les talons. (Dans cette position la matrice s'abaisse et se trouve à portée du doigt). Introduire le médius dans le vagin jusqu'à ce qu'on rencontre une sorte de petite boule d'une consistance un peu plus grande que la chair du vagin. C'est le col de la matrice. Pousser alors le doigt en dessous et plus profondément, de façon à passer derrière; essayer d'en faire le tour.

Introduction du pessaire: Placer le pessaire sur l'extrémité du médius de façon que le fond s'aplatisse dessus et que le bout du doigt touche le bord qui

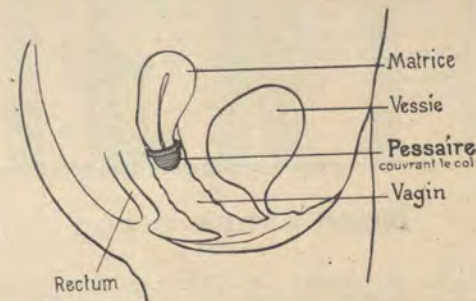


doit entrer le premier dans le vagin, appuyer légèrement le doigt sur ce bord, afin de ne pas trop tirer sur le fond du pessaire et ne pas risquer de le déchirer ou le déchirer; maintenir l'autre bord avec le pouce. Introduire le doigt coiffé du pessaire dans le vagin, le pous-

ser jusqu'à ce qu'il vienne buter contre le col de la matrice. A ce moment, le pessaire se trouvant placé en face du col, lui imprimer un mouvement ascensionnel en appuyant sur les bords et en en faisant le tour.

Si le pessaire est trop petit, le col n'entrera pas dedans; s'il est trop grand, il ne tiendra pas et tombera. Les dimensions courantes sont: n° 1 pour les femmes n'ayant pas eu d'enfant; n° 2 pour les femmes ayant eu 2 enfants; n° 3 pour les femmes ayant eu 2 enfants et plus. On emploie rarement le n° 4.

Pour retirer le pessaire: La femme ayant pris une injection vaginale, s'accroupit, puis, à l'aide du médius introduit dans le vagin, touche le col de la matrice, dégage le bord du pessaire qui se trouve en avant, en appuyant vers le bas, glisse le bout de son doigt



dans le pessaire et le tire doucement dehors.

Elle se donne alors une autre injection vaginale pour débarrasser le fond du vagin et le museau de tanche des mucosités qui peuvent s'y être accumulées.

On peut placer son pessaire longtemps avant les rapports sexuels, on peut garder son pessaire plusieurs heures après le coït. On ne doit jamais porter un pessaire plus de 24 heures sans le retirer et le nettoyer.

E. HUMBERT.

PETIT COURRIER MÉDICAL

V., à Lille. — Le cas que vous nous signalez est assez fréquent. Les causes d'aménorrhée sont nombreuses et variées; elles tiennent quelquefois aux organes génitaux internes mêmes; et d'autres fois à la constitution de la femme. Quand elle est due à l'anémie, on peut toujours conseiller l'emploi des préparations ferrugineuses, une bonne alimentation et un travail modéré en plein air. D. H. B.

BIBLIOGRAPHIE

L'AMOUR DANS 5.000 ANS (1), par Fernand KOLNEY. Un volume à 3 fr. 50.

Voilà une œuvre colossale et audacieuse qui tranche dans le fatras des productions de toutes sortes étalées à la devanture des librairies.

Une imagination puissante, au moins égale à celle de Wells (que l'auteur, d'ailleurs, se défend d'imiter) un style rempli d'images et débarrassé de toute banalité, une conception philosophique d'une logique incontestable, telles en sont les principales caractéristiques.

A l'aide des déductions de la science, Kolney fait une magistrale description de la société telle qu'il imagine qu'elle sera dans 50 siècles. Un roman captivant est échafaudé sur ces données; les pages en sont lues avec avidité.

En ces temps heureux, l'homme a entièrement dompté les éléments. Il n'est plus de malades, plus de dégénérés, car depuis longtemps on ne se reproduit plus au hasard.

« Depuis 4.000 ans, les hommes s'étaient dérobés à la Norme jusque-là acceptée, avaient compris qu'il était monstrueux de se continuer au gré de l'instinct, à l'instar des animaux, sans autre règle que l'appétence sexuelle, sans se prémunir contre les accidents de l'hérédité, contre les fatalités physiologiques et psychiques, contre l'arrière-néfaste, contre l'aléa terrible qu'imposait la nature, volonté amoral et tyrannique. »

Et voilà quelque chose d'entièrement nouveau et de génial comme imagination. Les physiologistes font des cultures de spermatozoaires, comme maintenant les savants font des cultures de microbes pour étudier les maladies, et, de sélection en sélection, ils sont arrivés à procréer à volonté des hommes ou des femmes, des poètes ou des musiciens, des chimistes, des savants ou des *minus habentes* débarrassés de toute tare, et c'est l'harmonie parfaite dans ce monde des *Parachevés*.

L'auteur profite de cette perfection pour analyser notre époque et lui dire ses quatre vérités. Ce jugement rétrospectif est rudement intéressant, mais je regrette que l'auteur se soit laissé aller à des attaques virulentes contre quelques littérateurs contemporains. Vraiment, à mon humble avis, ces *écreintements* ne sont pas à leur place dans un livre d'une aussi belle tenue littéraire et philosophique.

Fernand Kolney ne manque pas de signaler l'action puissante du néo-malthusianisme, sans lequel resteront vains tous les projets de transformation de la société. Ce lui est une occasion de montrer dans toute son ampleur le rôle qu'aura joué Paul Robin, qui eut le courage d'apporter en France l'idée de prudence procréatrice.

Mais Kolney se plaît surtout à démontrer que la nature est mauvaise et que rien ne peut la rendre bonne et qu'en ces conditions, il est stupide d'espérer atteindre un jour la félicité terrestre. Il se plaît à répéter que le Nihilisme est la seule conception que puissent avoir les pures intelligences, que le retour total au Néant est ce qui paraît le plus souhaitable. Et, véritable tour de force, en nous montrant une humanité bien supérieure à la nôtre, évoluant dans le bonheur et ignorant les ignobles conditions de la vie actuelle, il nous

(1) En vente à nos bureaux.